

REVOLUTION ET DEMOCRATIE

Par Jean-Claude COURDY

Serions-nous assez naïfs pour croire que les révolutions populaires débouchent systématiquement sur l'adoption d'un régime de caractère démocratique ? J'ignore si c'est le qualificatif de « naïf » qui convient ou celui de rêveur. De tous temps dans l'Histoire, les peuples se sont pris à rêver l'irréalisable. On s'aperçoit très vite que leur influence sur l'évènement qu'ils ont eux mêmes provoqué se heurte à des limites que fixe la diversité d'idéologies incapables de trouver ce qui les rassemble.

En politique, il faut toujours revenir à l'histoire: reportons nous donc à quelques évènements marquants qui ont provoqué la chute des dictatures. On pense immédiatement à la Tunisie. Ben Ali que l'on croyait bien arrimé à son piédestal, s'est enfui avec son argent pour trouver refuge dans une autre dictature. Cela signifie-t-il que ses successeurs parviendront à élaborer un programme commun pour créer ensemble une Tunisie démocratique ? Rien n'est moins sur. Même l'Islam n'arrive pas à rassembler. A plus forte raison, les idéologies panarabes. Le concept de nation tunisienne n'a connu jusqu'ici que des formes de gouvernement dictatoriales de Bourguiba à Ben Ali. La démocratie accouchera ici dans la douleur. L'un des agents essentiels de cette naissance devrait provenir de courants de pensée élaborés dans des universités islamiques comme l'université de Zitouna à Tunis liée à une mosquée éponyme de tendance plutôt intégriste. Après l'indépendance en 1956, le président Bourguiba avait mis fin à ce lien entre université et mosquée. L'université Zitouna était donc devenue rapidement une université moderne. Or, la même année, elle se transformait en université de la Charia et de théologie. Depuis 1987, professeurs, chercheurs et étudiants se sont rapprochés des islamistes. Dans la nouvelle Tunisie, l'université de Zitouna est appelée à jouer un rôle important dans les rouages du gouvernement. On court donc le risque d'assister à la naissance d'une démocratie dont le contenu n'a rien à voir avec ce concept, tel qu'on l'entend dans les pays occidentaux.

Quant à l'Egypte, libérée du joug colonial, son « Nassérisme » a perduré au dessus de forces contradictoires et malgré le libéralisme affiché d'une élite intellectuelle, certes influente, mais pas assez pour dominer des minorités actives comme les « frères musulmans » ou des centres de pensée islamique comme l'université d'Al-Azhar. Sous tous les gouvernements, cette université s'est affichée comme le directeur de pensée

du monde arabe. Elle a toujours prôné un Islam pur et dur, conservateur, souvent extrémiste. Fondée en 970, son actuel président, l'Imam Mohamed Ahmed al-Tayeb, comme ses prédécesseurs, est un fonctionnaire du gouvernement, nommé par le président Egyptien. L'avant dernier Imam était partisan de la peine de mort pour les musulmans apostats et demandait l'exécution de tout individu qui s'affirmait contre l'excision. Parmi les anciens, on trouve l'ancien président algérien, Houari Boumedienne, le fondateur des frères musulmans, le co-fondateur du Hamas ou l'écrivain Tariq Ramadan. Après la chute de Moubarak, l'université d'Al-Azhar est appelée à jouer un rôle important dans une construction qui n'aura de démocratique que le nom, mais qui risque en fait de refléter un conservatisme religieux et sociétal obscurantiste.

Et la Lybie ! Ici, nous sommes dans un autre registre: celui d'Arlequin qui joue du grand guignol sur les tréteaux, un Arlequin assassin digne d'un jeu vidéo. Nul ne sait ni quand ni comment se terminera l'épreuve de force engagée. Une forte odeur de pétrole pollue l'atmosphère tandis que le dictateur fait tirer sur son propre peuple. Comme dans les deux autres pays qui ont tenté une révolution, la démocratie piétinera longtemps avant de prendre le dessus. Le système tribal ne favorise pas une unité idéologique, mais il est probable que le départ du colonel Khadafi permettra au courant islamiste de l'université de Daawa à Tripoli de gagner en influence. Il y a fort à parier que les révolutions du monde arabe, même si on s'en réjouit, ne déboucheront pas sur des régimes de liberté tels qu'on les conçoit en occident.

En suivant le fil des évènements, on repense à Léon Blum. En 1945, quelques jours après la libération, il publiait un ouvrage dans lequel il livrait sa pensée politique: « A l'Echelle Humaine ». Il y écrivait que les révolutions n'accéléraient en rien le changement mais qu'en revanche, l'évolution ne prenait pas plus de temps et était sans doute plus efficace. Dans l'évolution prévisible au Moyen-Orient à moyen terme, la pensée islamiste, y compris celle des courants les plus radicaux, fera prévaloir des systèmes politiques plus proches de celui des Talibans que des démocraties occidentales.

Jean-Claude COURDY